

# Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS

Les éditions POINTS organisent chaque année  
le Prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points.

Pour connaître les lauréats passés  
et les candidats à venir, rendez-vous sur

[www.meilleurpolar.com](http://www.meilleurpolar.com)





Originaire du Wyoming, C.J. Box a travaillé comme manœuvre dans un ranch, guide de pêche, reporter et rédacteur en chef d'un journal local. Aujourd'hui PDG de la Rocky Mountain International Corporation qui coordonne le marketing du tourisme de cinq États des Rocheuses, il vit à Cheyenne, Wyoming, avec sa femme, Laurie, et ses trois filles. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Détonations rapprochées*, *Winterkill*, *Sanglants Trophées*, *Ciels de foudre* et *Le Prédateur*.



C.J. Box

TROIS SEMAINES  
POUR UN ADIEU

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Aline Weill*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL  
*Three Weeks to Say Goodbye*

ÉDITEUR ORIGINAL  
St. Martin's Press, New York  
© 2008 by C.J. Box

ISBN original : 978-0-12-36572-1

ISBN 978-2-7578-2832-8  
(ISBN 978-2-02-099305-0, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Marc et Jenny  
... et pour Laurie, toujours*





L'homme sanguinaire hait l'homme intègre  
Et cherche à le tuer.  
L'injuste est une abomination pour le juste,  
Et le probe une abomination pour le méchant.

La Bible  
Proverbes 29,10 et 27



# DENVER



On était un samedi matin, le 3 novembre, et la première chose que je remarquai en entrant dans mon bureau, c'était que le voyant de mon répondeur clignotait. Comme j'avais quitté l'immeuble tard la veille au soir, cela voulait dire que quelqu'un avait appelé mon poste dans la nuit. Bizarre...

Je m'appelle Jack McGuane. J'avais trente-quatre ans à l'époque. Et ma femme Melissa aussi. Je suppose que vous avez entendu mon nom ou vu ma photo aux infos, mais, avec tout ce qui se passe dans le monde, je peux comprendre que vous soyez passé à côté. Notre histoire n'est qu'une goutte d'eau dans le grand ordre de l'univers.

J'étais spécialiste de la promotion des voyages au Bureau des congrès, le service municipal chargé de répondre aux appels d'offres, d'accueillir les salons et d'encourager le tourisme à Denver. Chaque ville en a un. Je travaillais dur, je restais souvent tard, je venais le samedi au besoin. C'est important pour moi de travailler dur, même dans un cadre bureaucratique où ça n'est pas forcément valorisé. À vrai dire, je ne suis pas le type le plus malin du monde, ni le plus cultivé. Ma formation ne m'a pas préparé à ce poste. Mais mon atout majeur, c'est que je travaille plus dur que

n'importe qui autour de moi, même quand il ne faut pas. Je suis le fléau d'un service de bureaucrates, et j'en suis fier.

Mais là, avant de faire quoi que ce soit, je pressai le bouton pour écouter ma messagerie.

« Jack, c'est Julie Perala. De l'agence d'adoption... »

Je regardai fixement le haut-parleur. Sa voix était tendue, prudente, pas celle de l'employée sûre d'elle et compatissante avec qui Melissa et moi avions passé des heures quand nous avons fait le parcours du combattant pour adopter Angelina, notre bébé de neuf mois. Ma première pensée fut que, pour une raison ou pour une autre, nous lui devions un supplément.

« Jack, ça m'ennuie de vous appeler au bureau un vendredi. J'espère que vous trouverez ce message et que vous pourrez me rappeler tout de suite. Il faut que je vous parle très vite – avant dimanche, si possible. »

Elle avait laissé le numéro de l'agence, plus celui de son portable, et je les notai.

Puis :

« Jack, je suis vraiment désolée... »

Après quelques instants de silence, comme si elle voulait en dire plus mais ne devait ou ne pouvait pas, elle avait raccroché.

Je me carrai dans ma chaise, réécoutai le message et lus l'heure de l'appel. Il avait été passé la veille à vingt heures quarante-cinq.

J'essayai d'abord le numéro de l'agence et, sans surprise, je tombai sur le répondeur. Puis j'appelai son portable.

– Oui ?

– Julie, c'est Jack McGuane.

– Oh...

– Vous m’avez dit de vous rappeler tout de suite. Votre message m’a effrayé. Qu’est-ce qui se passe ?

– Vous ne savez pas ?

– Comment voulez-vous que je sache ? Qu’y a-t-il à savoir ?

– Martin Dearborn ne vous a pas appelé ? Il est votre avocat, n’est-ce pas ? Les nôtres devaient le contacter. Oh, mon Dieu...

Elle avait une voix paniquée et irritée.

Mon cœur se mit à battre la chamade et ma main devint moite sur le combiné.

– Julie, je ne sais *rien*. Dearborn ne s’est pas manifesté. S’il vous plaît, de quoi s’agit-il ?

– Seigneur ! Dire que c’est moi qui dois vous l’annoncer...

– M’annoncer quoi ?

Un temps.

– Le père biologique veut reprendre Angelina.

Je lui demandai de répéter, de peur d’avoir mal entendu. Ce qu’elle fit.

– Et alors ?! m’écriai-je. Nous l’avons adoptée. Maintenant, c’est notre fille. Ce qu’il veut, on s’en fiche !

– Vous ne comprenez pas... c’est compliqué...

Je m’imaginai Angelina et Melissa faisant tranquillement la grasse matinée.

– On va sûrement trouver une solution, dis-je. Ça doit être un vaste malentendu. Tout va finir par s’arranger.

J’avais beau essayer de me rassurer, j’avais un goût de métal dans la bouche.

– Le géniteur n’a pas signé la renonciation à la garde, dit Julie. La mère l’a fait, mais pas le père. C’est une situation terrible. Votre avocat aurait dû vous

l'expliquer. Je ne vous parlerai pas des clauses légales moi-même, je ne suis pas qualifiée. Je vous l'ai dit, c'est compliqué...

– Mais ce n'est pas possible...

– Je suis vraiment navrée.

– Enfin, ça n'a pas de sens ! Angelina est chez nous depuis neuf mois. La génitrice nous a *choisis*.

– Je le sais. J'étais là.

– Dites-moi comment on peut régler cette histoire, dis-je en me redressant sur ma chaise. On peut acheter ce gosse, vous croyez ?

Elle ne dit rien pendant un long moment.

– Julie ? Vous êtes là ?

– Oui...

– Je vous retrouve à l'agence.

– Je ne peux pas.

– Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

– C'est impossible. Je ne devrais même pas vous parler... Je n'aurais jamais dû vous appeler. Mes supérieurs et les avocats m'ont dit de ne pas vous contacter directement. Mais j'ai pensé qu'il le fallait.

– Pourquoi ne pas avoir téléphoné chez nous ?

– J'ai hésité, répondit-elle. Vous n'imaginez pas combien j'aurais aimé pouvoir effacer mon message d'hier soir.

– Je vous remercie, mais vous ne pouvez pas reculer. Il faut que vous m'aidiez à dissuader le père. Vous nous devez bien ça.

J'entendis des petits bruits staccato et je crus que la ligne était brouillée. Puis je me rendis compte qu'elle pleurait.

Finalement, elle dit :

– Il y a un restaurant près d'ici, le Sunrise Sunset,



sur South Wadsworth. Je peux vous y retrouver dans une heure.

– J’aurai peut-être un peu de retard. Je dois repasser à la maison pour prendre Melissa... elle voudra m’accompagner. Et comme on n’était pas prévenus, elle viendra sans doute avec Angelina.

– J’espérais que...

Elle s’arrêta dans un soupir.

– Vous espériez quoi ? Que je ne les amènerais pas ?

– Oui. Ça sera plus dur pour moi... Je pensais que, peut-être, on pourrait se voir tout seuls.

Je raccrochai violemment. Puis je notai, assommé, l’adresse du restaurant.

Je sentis l’arrivée de Linda Van Gear avant même qu’elle entre dans mon bureau. Elle avait une présence qui la précédait. Ou, plus exactement, un parfum très fort qui semblait s’élancer devant elle, comme un trio de petits chiens en laisse. Linda était ma patronne.

C’était une femme imposante, qui ne se laissait pas marcher sur les pieds, une force de la nature. Melissa l’avait un jour qualifiée de « nana caricaturale ». Elle était insolente, très maquillée, avec une coiffure en casque qui balayait ses cheveux en arrière comme une cuirasse. On aurait dit qu’elle portait des tailleurs à épauettes, mais c’étaient juste ses épaules qui saillaient. Ses lèvres étaient rouges, rouges, rouges, et une ligne de rouge à lèvres filait en travers de ses dents, qu’elle humectait souvent de coups de langue pointue. Linda, comme beaucoup de femmes travaillant dans le tourisme international, avait jadis rêvé d’être une actrice ou au moins une sorte de célébrité indéfinissable, celle qui juge les candidats dans une

émission de télé-réalité musicale. Elle n'était pas très aimée des femmes de notre bureau ni de beaucoup d'employées dans le monde du tourisme, mais je m'entendais bien avec elle. En fait, je l'adorais, parce que tout en elle était franc et direct.

– Bonjour, chéri, dit-elle en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte, je vois que tu as trouvé les munitions.

Je ne les avais même pas remarquées, mais elles étaient juste sous mon nez : une enveloppe bourrée de cartes de visite qui sentaient son parfum, la fumée de cigarettes et le vin.

– Elles sont là.

– Il y en a deux ou trois qui sont de vrais lance-flammes, dit-elle en feignant l'enthousiasme. Elles te grilleront les doigts si tu y touches. Réunion là-dessus dans une demi-heure.

Elle plissa les yeux, me considéra et dit :

– Ça va ?

– Non.

Je n'avais pas vraiment envie d'entrer dans les détails, mais je pensais devoir lui expliquer la situation pour pouvoir reporter la réunion.

Elle m'écouta, les yeux brillants. Je me rendis compte que ce genre de choses l'emballait. Elle adorait le drame, et je lui en donnais.

– Il y a un type qui veut la garde de ton bébé ? s'étonna-t-elle.

– Oui. Mais je ne vais pas me laisser faire.

– Apparemment, sa nana, elle, n'était pas obsédée par la maternité. Je n'ai jamais bien compris cette manie de se reproduire...

Elle n'avait pas d'enfants et avait souvent dit qu'elle n'en voudrait jamais.

Je hochai la tête comme si je comprenais. On était en terrain dangereux...

– Écoute, reprit-elle, tu sais que je pars à Taïwan avec le gouverneur lundi. Il faut qu'on se parle avant. Merde, je me suis tirée du lit juste pour te voir ce matin ! Trouve-toi un moment.

– Compte sur moi, dis-je. Laisse-moi juste le temps de rencontrer Julie Perala, c'est tout ce que je te demande.

– C'est beaucoup, dit-elle, clairement irritée.

– Je t'appellerai, promis-je. Je viendrai même chez toi, si tu veux.

– C'est ça, dit-elle en tournant les talons.

Et elle les fit claquer dans le corridor vide, où ils résonnèrent comme des baguettes survoltées sur le bord d'un tambour.

Melissa était assise par terre avec Angelina quand je rentrai chez moi. Avant même que j'aie pu parler, elle me demanda :

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Julie Perala a appelé. Elle dit qu'il y a un problème avec l'adoption.

Ma femme pâlit, baissa les yeux sur Angelina, puis me considéra.

– Elle dit que le père veut la reprendre.

– La reprendre ? dit Melissa en élevant la voix. La *reprendre* ?! Mais il ne l'a jamais vue !

J'avais rencontré Melissa treize ans auparavant alors que nous étions tous les deux étudiants à l'université d'État. C'était une fine brunette aux yeux de jade – séduisante, intelligente, pragmatique et sûre d'elle –, avec de hautes pommettes et des lèvres pleines, expressives, qui semblaient révéler toutes ses pensées. Elle

pétillait. J'avais été terriblement, presque chimiquement, attiré par elle dès le premier regard. Je devinais sa présence dans une salle bondée avant même de la voir. Mais elle était prise à l'époque, engagée dans une relation à long terme avec l'apollon de la fac. Ils formaient un couple étonnamment beau et je méprisais le type, juste parce qu'elle était à lui. Pourtant, je me languissais d'elle. Cette pensée me tenait éveillé la nuit. Quand j'avais appris leur rupture, j'avais déclaré à mon ami Cody : « Je vais l'épouser. » « Tu rêves », m'avait-il dit, et j'avais répliqué : « Oui. » « Tu es vraiment mordu », avait-il admis. Mais il m'avait exhorté à l'oublier, à boire et à tirer un coup. Au lieu de ça, j'avais invité Melissa à sortir avec moi et réussi à la consoler de son chagrin d'amour. Elle m'avait trouvé solide et amusant. Quant à moi, j'avais découvert, à ma plus grande joie, que je pouvais la faire rire. Tout ce que je voulais – et qui reste mon seul désir après toutes ces années –, c'était la rendre heureuse. Au bout de trois ans de mariage, elle m'avait dit qu'elle voulait des enfants. C'était l'étape suivante, logique et facile. Du moins, nous le croyions...

Voilà pourquoi, après tout ce que nous avons fait pour en avoir, l'air qu'elle avait ce jour-là m'accabla, me mit en rage et me donna envie de frapper.

Je m'approchai d'elle et pris Angelina dans mes bras. Elle poussa un cri perçant. Jusqu'à ce que cette petite fille entre dans notre vie, j'ignorais combien on pouvait s'attacher à un être. Elle était belle – brune et angélique, avec de grands yeux, toujours écarquillés, comme si elle était sans cesse étonnée et ravie. Elle avait des cheveux qui rebiquaient quand elle se réveillait de sa sieste. Et quatre dents nacrées, deux en haut, deux en bas. Plus un rire merveilleux qui naissait



